

CHRISTINA  
SWEENEY-BAIRD

La Fin  
des  
Hommes



ROMAN

Gallmeister







Gallmeister



LA FIN DES HOMMES



Christina Sweeney-Baird

# La Fin des Hommes

Roman

*Traduit de l'anglais  
par Juliane Nivelte*



Gallmeister

FICTION

*Titre original:* THE END OF MEN

Copyright © Christina Sweeney-Baird, 2021

All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2022, pour la traduction française

EPDF ISBN 978-2-404-01636-8

ISSN 1956-0982

Photo de l'auteur © Sophie Davidson

Illustration de couverture © Eiko Ojala

Conception graphique: Aurélie Bert

*À ma mère, Margarita,  
je suis tellement heureuse d'être ta fille.*



## AVANT-PROPOS

COMME LA PLUPART des gens, j’imagine, je n’ai d’abord entendu parler du coronavirus que par des sources d’informations éparses ou par des e-mails d’amis angoissés (“T’as vu ça ? Flippant !”). Pendant plusieurs semaines, la nouvelle m’a semblé irréaliste, à l’instar de la plupart des actualités venant de l’étranger – une maladie terrifiante causait des ravages, sans m’affecter directement.

Quelques mois à peine après ces e-mails et ces bribes d’informations, me voilà confinée dans mon appartement londonien. Je sors prendre l’air une fois par jour et je fais mes courses une fois par semaine. À l’image de milliards de personnes dans le monde, j’ignore quand je reverrai ma famille, mes amis et mes collègues. J’ai la chance inouïe d’avoir conservé mon emploi et guéri après avoir été probablement infectée (je n’ai pas été testée, mais au retour d’un voyage en Italie du Nord, j’ai ressenti tous les symptômes : toux, fatigue extrême et difficultés respiratoires). Si l’on est censé “vivre sa vérité” à travers son art, tomber malade est toutefois un gage d’authenticité dont je me serais bien passée.

Écrire un roman sur une épidémie juste avant qu'une épidémie ne se propage dans le monde – quoi de plus surréaliste? Plus d'une personne m'a traitée de Cassandre, pour "plaisanter". Lorsque j'ai commencé à écrire *La Fin des hommes* en septembre 2018, j'avais l'impression de me livrer à une expérience de pensée ultime. Jusqu'où pouvais-je repousser les limites de mon imagination? Quel impact sur la société aurait une épidémie mondiale au taux de mortalité élevé? À quoi ressemblerait un monde sans hommes, ou presque? J'ai terminé le premier jet en juin 2019, après neuf mois de travail sans relâche. Aujourd'hui, tandis que j'intègre les dernières corrections, je me surprends à comparer ma création à la réalité. J'évalue la distance entre ce que j'ai écrit et ce que nous vivons. Un comble, pour une autrice de romans d'anticipation!

Le taux de mortalité du coronavirus est beaucoup moins élevé que celui du Fléau. Néanmoins, nous sommes confrontés à la pire épidémie que nous ayons connue. La crise que nous traversons dépasse mes cauchemars les plus sombres. Le monde que je décris ne devait jamais quitter les pages de ce roman; il est désormais plus proche de la réalité que je ne l'aurais jamais imaginé. J'espère qu'au moment où vous lisez ces lignes, un vaccin a été trouvé. J'espère que nos systèmes de santé ont survécu et que l'économie s'est rétablie. J'espère que vos proches se portent bien et que le monde a retrouvé cet état merveilleux, banal et lointain qui me manque tant: la normalité.

Christina Sweeney-Baird  
12 avril 2020

AVANT



CATHERINE  
LONDRES, ROYAUME-UNI

CINQ JOURS AVANT

EST-ON CENSÉ SE DÉGUISER pour Halloween quand on est parent? Jusqu'ici, le problème ne s'était jamais posé. Il y a quelques mois, Theodore a eu trois ans; auparavant, je me contentais de lui enfiler un adorable costume (je l'ai déguisé en carotte, puis en lion, puis en pompier, avec un casque en peluche) et de le photographier à la maison. Je ne veux pas passer pour une mère snob et ennuyeuse qui se croit au-dessus des traditions. Je ne tiens pas non plus à afficher un enthousiasme immodéré. Les autres parents se déguisent-ils? Peut-être ne se donnent-ils pas cette peine? Pourquoi ne vous explique-t-on pas ce genre de chose à l'avance?

Beatrice, ma seule véritable amie à la crèche, a décrété qu'elle préférerait mourir plutôt que de porter un costume en tissu inflammable, mais elle est banquière et s'achète des sacs à main à deux mille livres quand elle passe "une mauvaise journée", alors je doute qu'elle soit représentative des autres mères dans ce quartier tranquille du sud de Londres.

Je détaille les costumes avec embarras. “Sorcière sexy”. Non. “Servante écarlate sexy”. Non. L’association des parents d’élèves de Saint-Joseph me bannirait à vie. “Citrouille sexy”. N’importe quoi. Que ferait Phoebe ? Phoebe est mon amie la plus raisonnable et la plus pragmatique, dotée d’une extraordinaire capacité à trouver des solutions simples aux problèmes compliqués. Phoebe me dirait de porter une tenue noire avec un chapeau de sorcière. C’est exactement ce que je vais faire. J’ai dans l’idée que ce soir, le butin des filles de Phoebe sera plus fastueux que le nôtre. Grâce à l’héritage de son père l’année dernière, elle habite le quartier huppé de Battersea. Il lui a légué sa maison : cinq chambres et un jardin immense. Le prix à payer pour son nez aquilin, plaisante souvent Phoebe.

Je consulte ma montre. Je suis à nouveau en retard. J’achète le chapeau et je me précipite à la crèche. Les retards sont facturés vingt livres par tranche de cinq minutes, sûrement le taux d’intérêt légal le plus élevé du pays, un tarif si exorbitant que je suis tentée d’ouvrir ma propre crèche.

Une fois expédiées les banalités d’usage avec les autres mères – Bonjour, salut, oui, je sais, je suis encore en retard alors que je travaille à la maison ! Ha ! Oui, je suis désorganisée, c’est drôle, hilarant, quel humour –, je récupère un Théodore à la mine abattue.

— Maman est encore en retard, soupire-t-il.

— Désolée, mon chéri, j’achetais un chapeau de sorcière pour mon déguisement.

Aussitôt, son visage s’éclaire. Ah, le pouvoir de la diversion. Soudain, Halloween, dont il n’avait qu’une conscience diffuse l’année dernière, est devenu l’événement le plus excitant de l’année (enfin, après Noël). J’ai toujours imaginé que

c'était ça, être parent. Les miens sont morts quand j'avais dix ans, je n'ai ni frère ni sœur, aussi la petite enfance de Theodore a-t-elle consisté en une succession de surprises désagréables. Était-il possible d'être *si* fatiguée ? Un enfant était-il vraiment *si souvent* malade ? Pouvait-on se sentir seule *à ce point* ? Halloween, Noël et les anniversaires sont des zones protégées qui voient se réaliser mes fantasmes de mère Pinterest parfaite.

Sitôt que nous franchissons le seuil de l'appartement, laissant derrière nous le froid, je fonce à la cuisine. J'essaye de faire manger Theodore avant le retour d'Anthony. Dès qu'il aperçoit son père, Theodore perd tout intérêt pour la nourriture ; ses légumes finissent tristement échoués sur un côté de son assiette. S'assurer que son enfant ait un régime équilibré implique des négociations sans fin. Aujourd'hui, elles s'avèrent particulièrement pénibles. Un dernier petit pois, ensuite tu auras droit à deux nouilles. Cinq petits pois et tu pourras regarder un film samedi.

Conscient qu'il doit encore s'acquitter de la corvée du bain, Theodore monte l'escalier d'un pas lourd lorsque Anthony passe la porte. Il est au téléphone et semble harassé. Nous avons besoin de vacances. Maintenant que nous avons dépassé la trentaine, j'ai l'impression de répéter cette phrase tous les quinze jours, même quand nous rentrons tout juste de vacances.

Anthony termine sa conversation, quelque chose à voir avec des chaînes de blocs, entre autres termes dépourvus de sens à mes yeux. Après dix ans de mariage, le travail d'Anthony me laisse dans une joyeuse indifférence, alors qu'au début je me sentais coupable de n'y rien comprendre. Si une connaissance approfondie du métier de son époux était la

condition d'un mariage heureux et durable, tous les mariages échoueraient. De toute manière, Anthony n'est pas plus capable de citer mes derniers articles que moi de coder en Java, un mot qui m'évoque une crème pour le corps plutôt que la programmation.

Il dépose un baiser sur ma joue et m'étreint brièvement avant de monter à l'étage. Il s'occupe du bain et du coucher. Je vais chercher Theodore à l'école et je prépare le dîner. Rares et précieuses sont les soirées où nous partageons ces tâches. Tandis que je me verse un verre de vin rouge – le lave-vaisselle peut attendre, pas les e-mails –, je prends conscience que ce genre de plaisir ne sera plus possible avec un deuxième enfant. Pas de verre de vin siroté dans une cuisine plus ou moins propre. Pas de soirée passée à discuter avec mon mari devant la télévision avant une longue nuit de sommeil réparateur indispensable à l'harmonie de notre couple.

Anthony redescend.

— Comment s'est passée ta journée ?

Il ne se sert pas de vin mais transfère les pâtes que je lui ai laissées dans un bol.

— J'ai fait de la relecture toute la journée. Mon étape préférée quand j'écris un article, dis-je, la voix lourde de sarcasme.

Un jour, une de mes tuteurs à Oxford m'a dit qu'être universitaire, c'était consacrer sa vie à faire ses devoirs. Sur le coup, je ne l'avais pas crue, mais elle avait raison, nom de Dieu. Mon dernier article, sur les différences entre l'éducation danoise et l'éducation britannique, a été corrigé par trois relecteurs. Chacun d'eux souhaite introduire des modifications contradictoires. Après huit heures passées à

déchiffrer leurs commentaires, j'étais si épuisée que j'en aurais jeté mon ordinateur portable par la fenêtre. Pleine d'espoir, j'ai dit à ma supérieure, la charmante Margaret, que je n'avais qu'à ignorer les commentaires, puisqu'ils s'annulaient les uns les autres. Elle m'a gratifiée d'un *tss-tss* sévère, puis elle m'a conseillé de boire un grand verre de vin et de m'y remettre le lendemain.

J'évoque le costume d'Halloween avec Anthony, qui m'écoute attentivement.

— Bonne idée, dit-il. Plan *a*: sorcière. Plan *b*: femme normale habillée en noir.

J'apprécie le sérieux avec lequel il aborde ce genre de sujet. Jamais il ne me dirait, "Cette conversation est stupide, pourquoi parle-t-on de ça?". Un jour, alors que nous dînions à Soho dans un restaurant à sushi, l'ex-petit ami de Libby lui a dit qu'elle était ridicule de mentionner quelque chose – je ne me rappelle plus quoi. "Si elle en parle, ce n'est pas ridicule. Elle n'est pas ridicule", a répondu Anthony sans la moindre trace d'humour dans la voix.

Selon Libby, Anthony lui a montré à quoi devrait ressembler l'amour. Il est la raison pour laquelle elle est encore célibataire. J'en profite toujours pour lui rappeler comment nous étions à l'université. Anthony et moi avons passé la moitié de notre vie ensemble. Nous ne sommes pas devenus les deux moitiés d'un tout en l'espace d'une nuit. Une fois, je crois même avoir comparé notre relation à un "voyage". J'ai dû offrir un double gin tonic à Libby pour qu'elle accepte de me parler à nouveau.

Anthony débarrasse les assiettes, charge que je lui ai plus ou moins déléguée – il est plus soigneux que moi. Avec un soupire de contentement, je m'assois confortablement. Il me

dévisage. Soit il veut faire l'amour soit il veut avoir LA conversation. FIV ou pas FIV? Une question que les couples ont le privilège de se poser depuis quarante ans seulement. Quelques mois plus tôt, dans l'agenda professionnel d'Anthony, j'ai remarqué un *F* majuscule inscrit dans le coin supérieur de la page vendredi. J'ai aussitôt supposé, sans en avoir la moindre preuve, qu'il me trompait. Freya? Flora? Felicity? Qui était-elle? Pendant plusieurs semaines, j'ai fait exprès d'introduire des noms de femme commençant par un *F* dans la conversation, histoire de voir s'il rougissait avec un air coupable. Il a cru que j'essayais subtilement de lui suggérer des prénoms d'enfant.

Ensuite, je me suis mise à consulter son agenda de façon régulière. J'apercevais toujours ce *F*. J'ignore pourquoi je ne lui ai pas tout bonnement demandé ce que signifiait cette lettre. Anthony ne ment jamais, le *F* correspondait probablement à un truc ennuyeux en rapport avec son travail, pourtant j'étais incapable de l'oublier. Je voulais percer le code par mes propres moyens. Il y a deux semaines, j'ai compris. Le *F* était tombé à une date où nous évoquions ma fertilité, ou plutôt mon infertilité. Puis j'ai parcouru mon journal intime et la confirmation m'a sauté aux yeux. Les jours où Anthony inscrivait un *F* dans son agenda étaient toujours ceux de notre conversation récurrente. Anthony est un planificateur, il ne peut se contenter de laisser la vie suivre son cours. Une qualité fantastique lorsque nous partons en vacances; je n'ai rien à faire et soudain, je suis à Lisbonne, dans un hôtel somptueux réservé par Anthony huit mois plus tôt à un prix raisonnable. De même quand il s'agit d'organiser une soirée au restaurant ou d'inscrire Theodore à l'école. En revanche, il faut se résigner à voir son

mercredi soir gâché par une Conversation Sérieuse alors qu'on espérait une soirée coquine.

D'une certaine manière, j'envie les femmes qui se trouvaient dans ma situation avant le miracle tout relatif des traitements pour la fertilité. Beaucoup d'entre elles n'avaient qu'un enfant, voire aucun, point final. Si j'avais été à leur place, j'aurais pleuré et prié, peut-être même me serais-je apitoyée sur mon sort, à me demander "Pourquoi moi?". Cependant, je n'aurais pas eu d'autre choix. La question aurait été hors de mon contrôle. Je rêve d'une telle absence de contrôle.

Voilà presque un an que nous avons ces conversations. Nous avons essayé plusieurs mois, pensant que le miracle finirait par s'accomplir. Rien ne s'est passé. Silence radio du côté de mes ovaires. J'ai essayé un médicament du nom de Clomid pour les "réveiller", mais elles ont pressé le bouton de veille, ignorant superbement mes suppliques.

— J'ai parlé avec ma supérieure aujourd'hui, dit Anthony.

À la seule mention de cette femme, je tressaille. Pas elle, pas encore. Elle cherche toujours à persuader Anthony de m'encourager à faire une FIV. Je ne l'ai jamais rencontrée, pourtant je la déteste. Mon infertilité ne la regarde pas. Hélas, quand j'ai prononcé mes vœux de mariage, j'ai promis d'écouter mon mari et de ne jamais le juger. J'avais vingt-quatre ans! J'ignorais combien il était difficile d'écouter lorsqu'on avait juste envie de savourer un verre de vin. Néanmoins, une promesse est une promesse.

— Ah bon, de quoi? dis-je avec un sourire.

— D'Alfie... Apparemment, maintenant qu'il a un frère, il va beaucoup mieux. Il est devenu plus sociable. Il parle plus facilement. Elle trouve qu'il a plus d'empathie.

La critique implicite me hérissé. Comme si j'élevais un futur sociopathe au silence inquiétant parce que je n'avais pas accouché de plusieurs enfants. Je pousse un grognement évasif et vide mon verre d'un trait – un acte de défiance, l'alcool ayant tendance à réduire la fertilité.

— On devrait se lancer, dit-il dans un sursaut d'énergie téméraire.

Ce n'est pas la première fois.

— J'y ai beaucoup réfléchi, poursuit-il. On ne rajeunit pas. Dans deux mois, tu auras trente-quatre ans et les chances de concevoir baissent avec l'âge.

Il me dévisage, comme si la réponse était évidente; je n'avais qu'à accepter et tout irait bien!

— On a déjà eu cette discussion, je connais les statistiques, mais...

Je n'ai rien à dire que je n'aie déjà répété mille fois. Si j'étais certaine qu'un nouveau cycle de FIV nous apporte le bébé que nous attendons depuis si longtemps, je n'hésiterais pas. Hélas, rien n'est moins sûr. Je connais mes chances de réussite. Elles sont limitées et je ne suis pas joueuse. Il me semble insensé d'entamer un cycle de FIV alors que nous avons déjà Theodore, que je peux lui consacrer tout mon temps et que j'ai accepté notre famille telle qu'elle est. Et si la déception me rongerait ou que les hormones me rendaient malade, au point que je n'arrive plus à m'occuper de mon fils? Si, à force de vouloir un autre enfant, je cessais d'être une bonne mère pour celui que j'avais déjà? Pour autant, parfois le désir d'avoir un bébé, de regarder Theodore jouer avec un autre enfant, me transperce le cœur et, l'espace d'une journée, je comprends la détermination d'Anthony.

Je passe par des phases. Tantôt je me sens mûre, déterminée. Je peux le faire. Envoyez les aiguilles, piquez-moi, immobilisez-moi. Je suis prête à tout pour avoir un bébé. Tantôt, à l'idée de tous ces gens, de tous ces objets, de tous ces tubes farfouillant dans mon corps, j'ai envie de me replier en position fœtale. Non, me souffle mon instinct, ce n'est pas bien. Anthony y pense plus souvent que moi. Le nouveau-né enrhumé d'un ami, une adorable facétie de son propre enfant roi, suscitent inévitablement une déclaration enthousiaste : on devrait se lancer, allez viens, on se lance, qu'est-ce qu'on a à perdre ? Genre, ce soir.

Qu'est-ce qu'on a à perdre ? Tout, Anthony, ai-je envie de crier. Si, parfois, j'arrive à me convaincre que je suis prête, je refuse d'être désinvolte. Pour un homme si prompt à tout planifier, Anthony s'inquiète peu de l'impact qu'auront sur nos vies une FIV et un bébé, ou pire, une FIV et pas de bébé. J'ai besoin qu'il reconnaisse que le pire pourrait arriver. J'ai besoin qu'il comprenne à quel point le traitement sera difficile. Parce que, comme pour tout ce qui touche à la création d'une vie, dans cette équation, il revient à la femme d'endosser les conséquences. À condition que la FIV soit un succès, bien sûr, et que tous mes efforts n'aient pas été vains.

— J'ai besoin de temps pour peser le pour et le contre.

— Pourquoi imagines-tu toujours que le traitement n'aboutira pas ?

— C'est faux.

— C'est vrai, dit-il. (La frustration affleure dans sa voix.)

Tu parles du coût financier et du coût émotionnel comme si tu allais enchaîner les FIV trois années de suite. La procédure pourrait marcher dès la première fois. Peut-être qu'elle

sera un succès. Imagine qu'un enfant soit de l'ordre du possible, mais qu'on ne se donne même pas la peine d'essayer?

— Facile à dire, pour toi, je marmonne.

— Pardon? demande-t-il.

Il m'a entendue. Je sais qu'il m'a entendue.

— Facile à dire, pour toi. Tu ne vas pas subir l'intervention.

— La question nous concerne tous les deux, Cat, même si je ne peux pas prendre ta place. C'est injuste, mais c'est un fait. S'il te plaît. Réfléchis-y.

On s'installe sur le canapé pour regarder un film dont Anthony a entendu dire du bien. Je prends conscience que mon cœur bat à un rythme normal. Je suis calme. Par le passé, ces conversations me laissaient le visage strié de larmes. Désormais, leur impact s'est émoussé. Pourquoi? Me suis-je résignée à n'avoir qu'un enfant? La perspective me satisfait-elle? Suis-je autorisée à prendre cette décision seule alors qu'elle affecte Anthony autant que moi?

De fait, Anthony me demande l'impossible. Secrètement, une partie de moi espère que je tomberai naturellement enceinte. Si on continue d'attendre, si on reporte la FIV d'un mois, puis d'un autre et encore d'un autre, peut-être le miracle adviendra-t-il. Je suis tombée enceinte de Theodore après six mois de tentatives "naturelles" tout à fait agréables; juste au moment où la panique commençait à me gagner, boum. Des nausées matinales à faire tomber un cheval. Je sais que nous essayons depuis deux ans et demi, en vain. Je sais que ma réserve ovarienne diminue et que mon utérus a une forme étrange qui le rend moins "accueillant" pour un embryon (un adjectif si cruel, pour évoquer mon infertilité, que j'ai failli étrangler le spécialiste arrogant qui s'en prenait

ainsi à mon anatomie). Je sais toutes ces choses que j'aimerais autant ignorer. Je préférerais avoir l'option de me laisser aller à un optimisme aveugle : après tout, la vie n'est-elle pas imprévisible ?

Une fois le film terminé, je monte l'escalier et je contemple les cadres au mur, émerveillée par ce que nous sommes parvenus à construire (comme souvent après ces conversations). Une famille, à partir de rien. La première photo date de notre rencontre à Oxford : les membres mêlés, Anthony et moi nous dévorons du regard dans le bar de l'université. La dernière est un portrait de famille pris il y a quelques mois par Phoebe. Ébouriffées par le vent, mes boucles sombres contrastent avec les cheveux châtain que Theodore a hérités de son père.

Plus tard, je bouquine au lit. Anthony me rejoint et nous exécutons les gestes habituels. Je range le livre, j'éteins la lumière, je tends le masque de sommeil à Anthony, je pose la tête sur son épaule, la main sur son torse, lui me caresse le coude. Tout est à sa place.

— Anthony, je chuchote.

— Oui.

Voilà pourquoi je l'aime. Il ne répond jamais "quoi" ni même "hmm". Il est toujours disposé à recevoir ce que je m'apprête à lui dire, peu importe le sujet.

— Je ne veux pas prendre de décision. J'en suis incapable.

J'ai une boule dans la gorge. Je ne pleure que rarement sur nos tentatives infructueuses. J'ai appris à ravalier mes larmes. Personne ne peut se permettre de sangloter tous les soirs deux années de suite. C'est beaucoup trop déprimant.

— Et si on laissait faire le hasard ? Voilà ce que je veux...

— Oh, Cat, dit doucement Anthony.

Sa voix me brise le cœur. En livrant mon secret, je l'ai délesté de son pouvoir. Le voilà réduit à un maigre espoir, triste et ridicule. Et pourtant, qui sait ?

— Je comprends. Attendons encore un mois.

À cet instant, je l'aime plus que jamais.

